

Les spécialistes

Patrick Nicol

Number 60, Spring 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/79226ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Nicol, P. (2015). Les spécialistes. *L'Inconvénient*, (60), 59–61.



LES SPÉCIALISTES

Patrick Nicol

Marie dit : « Je vois partout des corps flottants », et bientôt je les vois également, ces corps, flottant dans le corridor. Ce sont les cadavres de nos étudiants, bien sûr, des filles entortillées dans leur robe trempée, des garçons dérivant la face vers le fond, un bras pendant, entraînés par le courant dans la cage d'escalier. « Quand je regarde un mur blanc, je vois des taches, comme des cellules au microscope, des microbes... comme si le liquide dans mon œil caillait. » Et je pense aux yeux de ma mère et aussi à des noyés perdus dont on retrouverait les vêtements sur la berge. Une chemise, des pantalons, des bas empilés. Ils étaient partis pour une baignade ; on ne les a jamais retrouvés.

Je me souviens de la botte de Pauline, une pauvre petite botte, courte comme le sont les bottes des vieilles dames, avec un zip sur le côté et du minou en dedans. Elle était abandonnée sous une patère dont je me souviens aussi très bien, une patère métallique à roulettes qui aurait pu porter une vingtaine de manteaux si on y avait mis plus de trois cintres. Trois manteaux y pendaient, donc, d'autres étaient entassés dessus, à côté, plusieurs vieillards n'avaient osé retirer le leur.

Pauline était assise trois mètres plus loin. Déchaussée d'un seul pied, essouffée de s'être penchée, relevée, d'avoir claudiqué jusqu'au dernier siège libre de peur de n'avoir nulle part où s'asseoir, épuisée et incapable de décider s'il fallait retirer la deuxième botte ou remettre la première. Pauline était une cousine éloignée de ma mère que j'avais rencontrée une fois ou deux. Elle ne nous a pas vus, je ne l'ai pas saluée, ma mère ne l'aurait pas reconnue.

Je n'ai pas souvenir de l'opération pour les cataractes de ma mère. Nous avons fréquenté tellement de corridors d'hôpitaux, de cabinets et de salles de consultation que dans ma tête ils se confondent. Je me souviens seulement du lendemain. Le spécialiste lui avait donné rendez-vous à sept heures pour l'examen de contrôle. Sept heures, un matin d'hiver, à elle et à tous ces vieux dont la moitié aurait suffi à remplir la salle d'attente de la clinique privée et qui s'entassaient, maintenant, jusqu'à déborder dans les corridors et les escaliers. Une seconde, je me suis demandé s'il n'y avait pas aussi des vieux dans les garde-robes, d'autres encore oubliés dans le stationnement que personne n'avait pris la peine de déneiger, des vieilles femmes marchant sur la glace, serrant fort leur manteau, poussées par le vent, échouées bientôt dans les bancs de neige durcis par le froid, et des vieux messieurs, aussi, enfermés dans leur voiture, coincés sous la ceinture de sécurité qu'ils ont été incapables de détacher tant ils sont vieux et que ce qu'on leur demande est compliqué.

Marie et moi marchons sans entrain, les pieds alourdis comme si nos chaussures avaient bu l'eau d'un torrent, la boue d'un marais, espérant atteindre la salle de réunion avant qu'un collègue ou un étudiant ne nous aborde. Marie entend aussi des bruits, une bouilloire, une sorte de chant sourd : la plainte d'une courroie dans un moteur délaissé. Et puis son coude lui fait mal, « mais c'est normal, ça, c'est la correction ». Moi aussi, mon coude me fait mal, et le bas du dos, et j'ai un point entre les omoplates comme du temps où j'étais fumeur.

Dans la cage d'escalier, ce ne sont pas des amoureux que nous croisons, blottis dans le renforcement des grandes

fenêtres, mais des filles en pleurs, des garçons inquiets qui parlent au téléphone à des amis, des patrons, des parents absents qui pendant quelques instants ont le pouvoir de les détruire. « Le pire, c'est les yeux, quand même. Et ils sont tellement secs, tellement irrités que j'ai constamment l'impression de sortir de la piscine ou de combattre une tempête de sable. »

Les yeux, oui, c'est affreux.

Sept heures. Et il faisait chaud dans la salle d'attente réchauffée encore par les patients enfouis sous les manteaux de fausse fourrure ou de vraie laine, les chapeaux épinglés des dames et les tuques molles des hommes. Je m'étais levé trop tôt, j'étais parti trop vite pour penser à m'apporter quelque chose à lire ou des copies à corriger. Ma mère sur son siège marmonnait, triturait un kleenex que parfois elle portait à son nez, souriant à tout hasard aux jeunes filles qui sporadiquement passaient devant nous, personnel médical ou administratif, ce n'était pas très clair, puisqu'il n'est pas tellement compliqué de passer des sarraus à des secrétaires. Je ne savais pas où regarder. Partout des vieux et les vieux qui les accompagnaient. Le bas troué de Pauline dont dépassait un piteux orteil, une pile de chaussons bleus chiffonnés dans un coin, sous une plaque de faux marbre encadrée de faux bois, des manteaux empilés comme on empilait à l'entrée des gymnases les habits d'hiver des écoliers, parce que tout le monde le sait, parce que dans tous les pays civilisés on en convient : l'hiver, il faut prévoir une place pour les manteaux. Personne ne peut supporter l'attente quand il fait trop chaud. Des enfants seraient devenus tannants, mais pas les vieux. Les vieux attendent en silence, c'est connu. Surtout s'ils attendent le médecin, l'avocat ou le notaire. Sept heures, bientôt sept heures trente. Le spécialiste avait sans doute prévu liquider ses contrôles postopératoires sans perturber l'horaire de sa clinique. J'en ai déduit que la veille il avait opéré tous ces vieillards à la chaîne.

Nous atteignons finalement l'auditorium où se tient l'assemblée syndicale. J'ai laissé Marie m'y traîner parce que j'étais

écoeuré de corriger. Il faudra aujourd'hui se prononcer sur nos assurances collectives et particulièrement l'assurance invalidité, le genre de protection dont on apprécie la valeur lorsqu'on est *pris du cœur*, par exemple, ou d'un cancer, ou d'une dépression si ravageuse qu'elle nous met hors circuit pendant des années. Le conseiller syndical nous confie : « On est une population difficile à assurer. Beaucoup de pilules, de consultations... on est les spécialistes du burn-out, il paraît. » Un rire gêné secoue la salle. Marie et moi échangeons un regard. Inconsciemment, elle se masse l'épaule.

Le conseiller syndical nous confie : « On est une population difficile à assurer. Beaucoup de pilules, de consultations... on est les spécialistes du burn-out, il paraît. »

Toutes les cinq minutes, Pauline répétait : « Il m'a fait une job de cochon. » En effet, parmi tous les patients présents, elle seule avait le visage coloré, tuméfié. Je me souviens même dit que, sur le lot, le spécialiste n'avait pas une si mauvaise moyenne. La dame qui accompagnait Pauline était restée debout, une amie, peut-être une voisine juste un peu moins vieille. Je suis allé voler quelques chaises dans une salle laissée ouverte. Ma mère me regardait me démener, à la fois inquiète et amusée, sans savoir ce que nous faisons là. Nous étions chez le docteur Boisvert, cela, elle

le comprenait, parce que le bon docteur avait depuis toujours sa clinique à l'ombre de l'hôpital où elle avait travaillé. Le temps passait, le docteur n'arrivait pas, le personnel commençait à se plaindre sans se donner la peine de baisser la voix.

Prochain point à l'ordre du jour. Notre représentant à la table des négociations commence en nous rappelant que les coupes budgétaires, c'est aussi des drames humains. Nous le croyons. Les drames végétaux sont somme toute assez rares et, pour les bélugas, c'est la salle à côté. Marie rit. Le vrai drame soumis à la discussion est à quel point nos salaires n'augmenteront pas. J'ai de la difficulté à me concentrer. Parler de moi, défendre des droits qui sont les miens, c'est difficile, je trouve.

Le docteur est arrivé avec une heure de retard. Et si je le décris grand et beau, blond et bronzé, c'est parce que c'est vrai. Je crois qu'il avait hérité la clinique de son père. Jamais



www.librairie-alire.com
450-679-8211

LIBRAIRIE
alire
LIBRAIRIE INDÉPENDANTE AGRÉÉE

Place Longueuil
825, rue Saint-Laurent Ouest
Longueuil, Qc

l'idée de s'excuser de son retard ne lui a effleuré l'esprit. Il a commencé par se débarrasser de Pauline, qui faisait tache et beaucoup de bruit. Les employées qui en son absence rechaignaient avaient retrouvé le sourire. Il était presque neuf heures quand le nom de fille de ma mère a retenti dans le haut-parleur. Devant le spécialiste, je n'ai pas protesté. Chaque examen prenait un gros trois minutes. Beaucoup plus tard, j'ai compris que ma mère était pratiquement aveugle de l'œil droit, sa rétine ayant finalement tout à fait décollé. On l'avait quand même opérée des deux yeux.

« Des drames humains, répète l'intervenant suivant, celui par exemple de cette femme qui a quitté Rimouski, enfants et mari pour s'installer ici, dans un poste qui bientôt sera coupé. Des drames, oui, pour ce cadre qui, à force de voir son poste modifié et fusionné, se retrouve responsable de tout et ne comprend plus rien. »

Je n'écoute plus. Je pense aux corps perdus de nos étudiants, à l'œil troué de ma mère, je pense à cette famille écartelée entre Sherbrooke et Rimouski et à ce métier que j'exerce, où les réussites et les échecs sont moins déterminants que la vue retrouvée ou la mort.

Hier, en plein milieu d'un examen, Kim s'est levée et a marché vers moi. Elle a dit : « Quand j'ai plus d'air, il faut que je sorte. C'est ce que la psychologue a dit. "Quand t'as pus d'air, tu sors." Faque, faudrait que je sorte, là. » J'ai ouvert mon cartable, compulsé mes papiers pour trouver son plan d'intervention. « Va-t'en. Inquiète-toi pas. On va s'arranger plus tard. » Au moins, j'avais sa fiche. Les étudiants nous arrivent maintenant dûment diagnostiqués, souvent contents de nous apprendre que leur folie porte un nom. C'est tout juste s'ils ne nous demandent pas, par politesse ou souci d'équité, comment s'appelle la nôtre. Bientôt nous aurons des billets pour la vie privée, les parents malades ou les amours contrariées. Nous irons consulter des spécialistes qui nous souriront de façon amène en signant la réclamation d'assurances.

L'audioprothésiste m'avait beaucoup impressionné. Preste, avenant, précis... Je me suis dit : voilà un homme qui a bien choisi son métier. Le sarrau lui allait comme un gant, même si on pouvait douter de son utilité dans ce bureau, lui aussi décoré de faux marbre et de faux bois.

Combien d'années d'études, combien de patients examinés lors de combien de consultations, combien d'heures passées à étudier quelle quantité de dossiers avaient bien pu mener cet homme raisonnable à une telle extravagance ? L'appareil qu'il nous tendait, tout excité, était une pure merveille. Un véritable bijou, un miracle de la miniaturisation et du génie humain. Moi-même, je le contemplais, presque jaloux de n'être pas sourd.

La chose en effet semblait avoir été moulée à partir des membres fondus d'une poupée. Elle en avait la couleur, la texture, l'éventuelle douceur. Une tige en sortait. J'ai pensé « une

antenne », le spécialiste a spécifié : « C'est pour tirer dessus, quand on veut l'enlever. » L'appareil était doté d'un volume, aussi, une jolie roulette nervurée sur laquelle on posait le doigt avant de tourner. « Dans le bon sens, c'est mieux. » Et puis, comble du comble, un petit bouton pouvait désactiver l'appareil au cas où « Madame voudrait parler au téléphone ». Tout ça – la tige, la roulette, le bouton-téléphone – était groupé dans un espace grand comme un dix sous. Et ma mère devait apprendre à les manipuler. À l'aveugle, bien sûr, avec ses ongles toujours trop longs, sa désorganisation spatiale, sa perte d'habileté manuelle et la poignée de cellules qui lui restaient pour la cognition.

« C'est le plus sophistiqué, dit encore le spécialiste, mais il est entièrement remboursé. »

Combien d'années d'études, d'heures de consultation et de réunions de conspiration avaient bien pu mener cet homme raisonnable à prescrire un engin à ce point inadéquat ? Un cornet, je vous dis, la corne d'un bouc à laquelle on aurait tranché le bout aurait été plus appropriée.

Le dernier point de la réunion syndicale porte sur des autobus à payer pour les personnes souhaitant participer à la prochaine manifestation nationale. Bien sûr, nous les paierons : les manifs pour changer le monde et les médicaments pour l'endurer, avec les assurances qui nous protégeraient au cas où la mort ne voudrait de nous qu'à moitié. Marie dit : « En tout cas, on paie pas de mine ! » Nous ne rions pas. Nous remontons tranquillement vers nos bureaux, enjambant les corps de nos élèves affalés dans les corridors. Nous échangeons sur la fin de semaine qui arrive. Aucun de nous n'a de projet. Nous n'arrivons pas à décider s'il s'agit d'une bonne ou d'une mauvaise chose.

Soudain, un bruit à l'extérieur attire notre attention. Dans le stationnement, une voiture en a percuté une autre en reculant. On reconnaît vite la Volvo d'un collègue. Il avance, emboutit un deuxième véhicule, tourne un peu son volant, recule puis avance encore, frappant cette fois un VUS, puis une minoune informe, puis une hybride qui perd son support à vélos. Des alarmes sont déclenchées, des étudiants s'accumulent aux fenêtres, d'autres quittent les classes, se précipitent dans l'escalier, espérant trouver dehors quelque chose à sauver. Personne ne rit, personne n'applaudit, tout le monde pense à sa prime d'assurance qui risque d'augmenter et concède que la posologie, vraiment, est une affaire délicate. ■

Les étudiants nous arrivent maintenant dûment diagnostiqués, souvent contents de nous apprendre que leur folie porte un nom.